

La femme à plumes ou le sacrifice de la reine sauvage du Nouveau-Monde.
Un conte érotique se déroulant dans un Nouveau monde.

**"Une jeune fille canaque est couchée sur le ventre,
montrant une partie du visage effrayé.
Elle repose sur un lit garni d'un paréo bleu et d'un drap jaune de chrome clair.
Un fond violet pourpre semé de fleurs semblables à des étincelles électriques;
une figure un peu étrange se tient à côté du lit.
Séduit par une forme en mouvement je les peins
sans aucune autre préoccupation que de faire un morceau de nu.
Tel quel, c'est une étude un peu indécente."
(Paul Gauguin, Journal des îles.)**

La mer. J'entends la mer tout près de là, je suis étendu sur le dos. Mon corps est brisé, je souffre et je n'arrive pas à bouger, je ne peux ouvrir les yeux. Que s'est-il passé?

— **Vahine!**

Le soleil me brûle la peau. Je sens le sable sous moi, sa texture, sa densité, son odeur aussi, une odeur de mer, de varech, je suis allongé sur la plage. Je suis à Bora Bora.
Mais suis-je vraiment à Bora Bora?

Je me souviens, il y a eu tempête.

La mer hurle de douleur, de plaisir sadique. Elle est jalouse! Elle déchire la voile, elle brise la pirogue à balancier, elle me brise, elle m'enveloppe dans son ventre. Mer jalouse. Mer cruelle, jalouse de mon bonheur.

— **Vahine, vahine!**

Nous sommes enlacés l'un dans l'autre. La mer est calme, comme un miroir. Vahine, serais-tu trop tendre et belle pour que l'amour puisse durer toujours?

J'entends la mer au loin. Est-elle là tout près de moi? Es-tu allongée sur le sable, là, tout près, vahine, pour t'aimer à jamais?

— **Bora Bora!**

Nous nous sommes aimés, sans rien dire, ni faire, se laissant balloter par la mer. Bora Bora, Bora Bora inaccessible, la mer jalouse nous interdit d'atteindre Bora Bora, la solitude, la sensualité à jamais.

Des pas sur le sable! J'entends des pas sur le sable. Elle est là, mais pourtant, ce sont des pas sur le sable, trop lourds, des pas trop lourds, elle n'est plus seule.

— **Fiu roa!**

Des pas sur le sable, trop nombreux, trop lourds pour que ce soit tes pas, ô vahine!
Va'a motu, esquif trop frêle pour supporter le bonheur. Esquif trop frêle pour contenir mon bonheur.
Va'a motu jusqu'à Bora Bora, inaccessible Bora Bora. Tu as voulu, pour nous, les plages désertes de
Bora Bora, pour supporter notre amour, un instant ou une éternité! Bora Bora l'inaccessible, au-delà
de la tempête subite voulue par les dieux, les démons; va'a motu en détresse, le vent, le gouffre, la
mer amère, va'a motu naufragée.

– **Maeva!**

Sauvage et belle, tu m'as embrassé sur les deux joues. À ton cou, un leipura de lokelani.
Et tu m'as ceint d'un lei de ohia lehua. Puis tu as prononcé ces mots:

– **Maeva popa'a!**

Sauvage et belle, rieuse, espiègle, tu m'as pris par le main, tu m'as entraîné, sur la plage, au loin, je
t'ai entendu, tu as dit:

– **aloha oe!**

Comment pouvais-je faire autrement que te croire? Ange venue du paradis, moi, de l'enfer. Je t'ai
aimé dès ce moment. Souviens-toi, souviens-toi, nous nous sommes aimés, souviens-toi. Je t'ai prise
dans mes bras, je t'ai soulevé comme une poupée. Je t'ai aimé comme on aimerait un ange.

– **Tamure.**

Comme les déesses dans mes rêves, tu as dansé pour moi. Pa'oti, tamure, tu dansais, tu te lovais, tu
coulais comme un serpent, tes hanches, ton bassin ensorcelant; ensorcelé, ensorcelé, je t'ai aimé,
j'étais ensorcelé. Tu m'as ensorcelé, diabolique vahine, je t'ai aimée, je veux t'aimer encore et encore.

– **Vahine, i te vai urirau ua rau t oto o te manu**

Puaiti vahine, petite fleur. J'enlève ton pareu. Je dépouille ton frêle corps d'enfant. Je caresse tes
petits seins, je redessine le tatau gravé sur ta chair, ton ventre cuivré et luisant comme le sable à
Moorea, je le suce, comme une pulpe de cocotier sur la plage à Haapiti. Puaiti vahine. Je t'aime, tu es
docile, je t'embrasse, tu ris, je te caresse, tu te love, je t'aime, tu te laisses aimer, je t'aime, je t'aime
jusqu'au fond de ton ventre, vierge, vierge vahine, jusqu'à l'orgasme, et tu aimes, tu aimes, tu aimes
et je t'aime.

- **Parahi Moorea**, adieu pour toujours, mon amour.

J'ouvre les yeux, lentement, je sens comme une odeur humaine tout près. Puaiti vahine, les hommes
de ton clan peut-être? Tu es là, tu es là! Je voudrais encore t'aimer, vahine, mon amour, es-tu là?
Tout est sombre. Ton sourire, tes dents blanches prêtes à croquer, Puaiti vahine, es-tu là?
Tu cours sur le sable, pieds nus, fragile, espiègle, une fleur sur l'oreille droite, tes petits seins
d'enfant, tes cheveux sombres qui virevoltent, qui frôlent tes seins en passant et qui glissent sur tes
hanches, tes fesses et ton ventre, ton ventre lisse, un mont de Vénus, une fleur imperceptible derrière
ton pareu, fragile armure, voilant ton bassin, jusqu'à la naissance de ta fleur. Petite fleur, petite fleur
gisant sur le sable, des lèvres qui s'ouvrent, ton chat entr'ouvert où je voudrais sombrer pour toujours!

Tout est sombre. J'ouvre les yeux. Tout est encore noir. Des bribes de soleil, percent à travers les arbres sans doute. Ou ce sont des corps, comme si c'étaient des arbres.

Des corps de la couleur des arbres.
Des corps bronzés par la mer, par le soleil ou le temps.

Des sauvages! ce sont des sauvages; j'entends leurs cris; leurs voix aux accents stridents, leurs incantations diaboliques; ce sont des sauvages, ou des cannibales. Ce sont des cannibales et ils sont prêts à me dévorer.

— ***Puaiti vahine, es-tu là?***

Des corps sombres, des visages inhumains, bariolés, tatoués, emplumés, hirsutes. Trop sombres et trop vulgaires pour qu'ils soient tes frères, Puaiti, mon amour. Ce ne sont pas tes frères. J'ai du sombrer dans la mer, trop loin, trop loin de ton île, chez les sauvages, entraîné par la tempête, la mer jalouse, et toi? Toi, frêle esquif, as-tu sombré à jamais dans mes rêves?

J'ouvre les yeux à demi, j'aperçois des visages, des chairs nues, noires et bariolées, des pénis en érection, des ceintures de plumes d'oiseaux, des maquillages grotesques, des mains agitées balançant des lances aiguës, des bracelets d'ossements, des colifichets; des hommes m'entourent, des guerriers sans doute, qui me voilent la lumière du jour, le paysage environnant, la forêt, la plage, la mer, j'entends pourtant le son des vagues, le sifflement du vent dans les arbres, la forêt est là, tout près, la mer aussi, je sens l'odeur du sable, je suis un naufragé de la mer. Échoué sur une plage déserte, sur une île, un Nouveau monde, et ce sont là des sauvages, des cannibales.

Tu n'es plus là. Meherio, mon amour, ma sirène, violée par la mer, la mer jalouse.
Je le sens, mon heure est venue, ou suis-je déjà mort, et en enfer? J'ai sombré dans la mer ou échappé à la tempête pour aboutir ici, gisant sur le sable, pour y mourir, dévoré par les cannibales ou ce seraient des diables prêts à me faire subir les supplices de l'enfer, ou simplement des anges du Paradis?

Mon dieu! Absurdité!

"Et cependant, j'en veux faire un tableau chaste et donnant l'esprit canaques, son caractère, sa tradition. Le paréo étant lié intimement à l'existence d'une Canaque, je m'en sers comme dessus de lit. Le drap d'une étoffe écorce d'arbre doit être jaune. Parce que, de cette couleur, il suscite pour le spectateur quelque chose d'inattendu. Parce qu'il suggère l'éclairage d'une lampe, ce qui m'évite de faire un effet de lampe. Il me faut un fond un peu terrible. Le violet est tout indiqué. Voilà la partie musicale du tableau tout échafaudée."
(Paul Gauguin, *Journal des îles.*)

Je me sens soulevé du sol. On me soulève. Je suis soulevé au-dessus des corps sombres de mes géoliers, j'aperçois enfin le ciel, tout bleu, au-dessus des têtes. L'on me transporte au loin, à vive allure. Le ciel tournoie autour de moi, les plaintes venant de la mer s'amenuisent lentement et je n'entends plus que les plaintes de la forêt, forêt vierge, forêt sombre, forêt cruelle, forêt putréfiée.

On me soulève, je suis transporté dans la forêt. Je ne peux voir que le ciel et les feuilles qui frôlent les hautes branches; j'entends les cris des oiseaux dans les arbres, affolés devant les hommes qui courent dans la forêt, ils déplacent les branches, agitent les feuilles, font jaillir l'eau du sol spongieux.

– **Vahine. Tu n'es plus là. Je ne te vois plus.**

J'entends des clapotis, les cliquetas des enfants, les hululements des femmes aussi, des sons insolites, les hurlements des singes, des croassements d'animaux, cochons, poules, bruits domestiques, pilons, enclumes, bruits guerriers, tam-tam; il y a une clairière, la forêt, s'éloigne; des piquets, des lances, des arbres isolés, garnis de masques terrifiants, toits de pailles, fragments de toiture, maisons sans doute, nous traversons un village; l'odeur de chair roussie, le purin de cochons, la fange d'animaux domestiques, humains, la viande qui grésille sous le feu, odeurs malodorantes.

Je perçois un attroupement autour du cortège, des pas accélérés, des cris, des hululements, des hennissements, des enfants s'accrochent au cortège, des femmes, des vieillards, des fillettes sans doute, les cris des cannibales, mes porteurs, empressés, étourdis par le rythme du tam-tam, enivrés par la foule, la coca hallucinogène, le sacrifice, l'expiation.

C'est la forêt à nouveau. Les cimes des arbres défilent au-dessus de ma tête, plus vite, encore plus vite, les cris d'oiseaux affolés, les bruissements d'animaux qui s'enfuient, les enfants qui ne peuvent suivre le rythme, leurs voix qui s'évanouissent peu à peu; plus d'enfants avec le tam-tam, la barbarie, la peur, le sacrifice, la mort.

Forêt humide, obscure, des feuillages pourrissants, des arbres en décomposition, des charniers d'animaux en putréfaction, la mort, tout près.

Soudainement, la forêt disparaît, remplacée par une ombre sinistre, une ombre grisâtre qui voile le soleil; tout devient sombre peu à peu, et l'ombre d'une structure géométrique apparaît au-dessus de ma tête, une ombre immense, sinistre, une ruine enfouie dans la forêt vierge, ancienne civilisation.

L'ombre de la pyramide s'évanouit lentement dans la pénombre, je m'engouffre dans la pyramide, la diagonale de la pyramide, disparaît, fait place à des parois resserrées, un plafond trop bas; on s'enfonce dans la pyramide, la nuit remplace graduellement le jour, nuit éclairée de feux sinistres qui animent les parois du gouffre; les cris, les sons des tam-tams qui se réverbèrent sur les parois solides et sur mes tympan fragiles, je m'enfonce vers mon destin, destin inconnu, j'ai peur, j'ai peur, j'ai peur.

J'avance dans le ventre de la pyramide, gisant à l'horizontale, flottant au-dessus de mes porteurs agités, mon ventre frôlant les plafonds humides, puis, soudain, le toit se dégage, une haute voûte, les cris sauvages des porteurs se répercutent sur les parois de la voûte, des ombres sinistres se dessinent sur les parois, reflets de la lumière blafarde des torches, l'ombre de ma dépouille voletant comme un démon affolé sur les parois de la voûte.

L'on me dépose à terre, au centre du hall, près d'une pierre de forme rectangulaire, lisse et maculée de lichen, d'aliments en décomposition, comme un autel, sur lequel repose un gisant, un mort ou simplement la reproduction de la mort.

Une idole, c'est un dieu sans doute, leur dieu, le créateur du monde.

Ils s'époumonent, ils sont en transe, hallucinés, gavés de drogues psychotropes.

Une ombre surgit soudain de derrière l'autel.

C'est un masque, le masque d'un sorcier, un masque pour faire peur, tromper les apparences. Il est ceint d'une jupe en fibres végétales qu'il agite au rythme du bassin. Il brandit des objets, comme des épouvantails. Les hommes s'écartent, effrayés, ils se collent aux parois de briques. Je reste seul avec le chaman, face à l'autel, au gisant impassible, mystérieux. Les voix se taisent. Le chaman ouvre la bouche, il croasse, il crie, il caquète, et il s'arrête devant moi, Villac-umu au regard terrifiant. Il agite une tranchante machette sous mon nez. J'ai peur. L'on m'attache: une corde de chanvre autour du cou, reliée à mes organes génitaux.

Puis il y a un mouvement désordonné parmi les officiants; des rumeurs inquiétantes chez les hommes, une ombre surgit de derrière l'autel; deux officiants la retiennent par les bras: une femme, plutôt une déesse, mince, grande et haute sur ses jambes, somptueuse, éblouissante de beauté, nue, sa chair cuivrée est tapissée de plumes d'oiseaux multicolores, deux plumes parent sa tête, de longues tresses qui finissent en tête de serpent, dans son dos flottent des rubans qui se terminent en tête de renard.

Elle ressemble à un oiseau, un oiseau plus secret qu'un condor, un condor à l'œil perçant que mes yeux ont du mal à supporter. Elle est comme une prêtresse, elle me fixe longuement, je perçois aucun sentiment dans son regard. Mon instinct me dit que mon destin et le sien se rejoignent ici.

On nous rapproche l'un de l'autre, l'un face à l'autre, et l'on nous attache ainsi. Lorsque ma chair nue entre en contact avec sa chair tapissée de plumes, je suis envahi d'un désir que je n'avais jamais ressenti auparavant au contact d'une femelle, une pulsion sexuelle provenant non pas de mes sens, mais de mon âme où l'orgasme doit mener à la mort, une mort ressentie et acceptée par tous mes sens.

Ainsi attachés l'un à l'autre, l'on nous fait faire plusieurs fois le tour du catafalque. Les incantations s'intensifient, le rythme de nos pas s'intensifie également, les participants gesticulent et s'époumonent, guidés par le son des tam-tams et des flûtes, les gestes énergiques des officiants, la danse cadencée des officiants, du sorcier, des fidèles.

Le chaman s'adosse au catafalque, on détache la femme à plumes, le chaman libère son pénis, érigé et provoquant; des ordres, des invectives, on agenouille la femme à plumes qui engouffre le pénis déjà en érection au plus profond de son œsophage, une fellation rituelle qui doit apaiser la colère du divin Aia Paec.

Puis l'on nous fait circuler tout autour du catafalque, au rythme des incantations rituelles, et je peux mieux distinguer ainsi, les traits du dieu qui gît là, immobile sur le catafalque: c'est un visage pâle, immobile, il semble fondu dans la pierre, il est revêtu d'habits vert forêt, déchirés et maculés de sang, ses yeux sont ouverts, comme s'il vivait encore, il porte un AK45 en bandoulière, je reconnais là, le corps momifié d'un GI de l'armée américaine.

Pendant ce temps, les participants entonnent à l'unisson, un hymne initiatique, un hymne sacrificiel destiné sans doute, à apaiser le dieu de la forêt, par un sacrifice, mon propre sacrifice et celui de la femme à plumes:

OSE CAN YOU SI BI DE DAN ERLÉ LI
 OUAT SO PRODLÉ OUI ÉL AT DE TOUALI LASS GLIMING OUAS SO PRAOUD
 OUSE BROD STRYPES END BRAGUE STAR TROU DE PÉRILOUS FIGUET
 OEUR DE RAMPART OUI OUATCH OUÈRE SO GALANTELY STRIMING
 ÉN DE ROQUETS RÈDE GLÈRE DE BOMBES BERSTE IN ÈRE
 GÉVE PROUFE TROU DE NIGUE DATE IOUR FLAGUE OUAS STIL DÈRE
 O SÉ DOS DAT STARE SPANGLED BANEUR IET OUÉVE
 OER DE LANDE OVE DE FRI ÈNDE OME OF DE DIPE
 OUÈRE DE FAUSSE OGTÉ HOST IN DRÈDE SILENCE REPAUSE
 OUAT IS DAT OUICH DE BRISE OEUR DE TOOUEING STIIP
 AS IT FITFOULÉ BLOSE HAF CONSILS HAF DISCLOSE
 NOU IT QUATCHEUZ DE GLIM OF DE MORNINGÈSE FEURST BIM
 IN FOUL GLORI RIFLÈCTEUD NAU CHYNE IN DE TRIM
 TISSE DE STAR SPANGLEUD BANNEUR O LONGUE MÉ IT OUÉVE
 O EUR DE LANDE OF DE FRI ÈND DE OME OF DE BRÈVE
 ÈNDE OUÈRE IS DATE BANDE OU SO VONTINGLÉ SOUORE
 DATE DE AVOQUE OF OUARE ÈNDE BATEUL CONFUSION
 E OME ÈND A CONTRÉ SHOUD LIVE OS NO MOORE
 DÈRE BLODE AS OUASHED AOT DÈRE FOUL FOUTSTÈPE POLLOUTION
 NO REFIOUGE COUL DE SÈVE DE HIRELIN ÈND SLÈVE
 FROM DE TERROR OF FLIGUE OR DE GLOUME OF DE GRÈVE
 ÈND DE STAR SPANGLEUD BANNEUR IN TRIUMPHE DOT OUAVE
 O'EUR DE LANDE OF DE FRI ÈN DE OME OF DE BRÈVE
 O, DOS BI IT EVEUR OUÈNE FRIMANE SHALE STANDE
 BÉTOUINE DÈRE LOVEUD OME EN DE OUARS DÈSOLÉTION
 BLÈSE OUIT VICTORÉ ENDE PISE MÉ DE ÈVEN RÉSUCEUDE LANDE
 PRÈSE DE PAOUER DATE AT MÉDE END PRÈSEURVEUD
 DÈN CONGUOUÈRE OUI MOSTE OUÈNE AOUR COSE IT IS JEUSTE
 ÈNDE STAR SPANGLEUD BANNEUR IN TRYOUFE SHGAL OUAVE
 O'EUR DE LANDE OF DE FRI ÈNE DE OME OF DE BRÈVE.

Puis soudainement, c'est le silence; on nous libère l'un de l'autre; encadrés par les prêtres et les officiants, on nous pousse hors de la pyramide; nous escaladons avec peine la paroi de la pyramide, un escalier interminable, fait de hautes marches de parpaings en adobe englués dans le lichen, qui nous rapprochent du ciel, du sacrifice, la demeure des dieux, la Huaca du soleil et de la lune.

Du sommet de la pyramide, un dégagement plat, avec, en son centre, un autel en granit sculpté, l'autel du sacrifice, une stèle marquant l'entrée d'un puits qui disparaît dans les profondeurs de la pyramide, puis, tout autour, l'horizon infini, sans relief, l'au-delà, la demeure des apus, ces esprits qui hantent la forêt, la forêt verte à l'infini.

Le prêtre s'avance, il est revêtu d'un pectoral sacerdotal fait de plumes d'or, une coiffe en forme de disque solaire, des pendentifs d'oreilles en forme de têtes de serpent, des parures suspendues à ses narines; des incantations fusent de toute part, nous assistons à un rituel sacré et j'attends la mort comme un destin, irréel.

Nous sommes côte à côte, la femme à plumes et moi, réunis comme des amants, par les mains, l'on nous fait monter sur l'autel sacrificiel, la dalle est chaude, brûlée par le soleil mais je suis insensible, insensible à la mort aussi, comme si tout n'existait déjà plus.

Elle est là, devant moi, la déesse vierge, l'épouse du soleil, immobile, elle me scrute du regard, de haut en bas, impertinente; elle s'approche, elle enlève, avec dextérité, mes bottes, ma coiffe et mes liens; je suis nu, la lèvre tremblante, le sexe érigé, apeuré ou plus simplement excité par le désir; elle se colle à moi, violemment; elle ceinture ma taille de ses longs bras mobiles, elle glisse ses doigts sur mes fesses, les déchire de ses ongles affûtés, glisse ses mains autour de mes fesses, les macule de mon propre sang, puis elle glisse sournoisement ses doigts entre mes cuisses, elle empoigne mes testicules, elle les manipule, les soupèse, les enserme jusqu'à les faire éclater; elle agrippe mon pénis, l'enserme, l'étire et le fait se dresser comme un pieu, gonflé de sang, prêt à éclater, puis d'un geste inattendu, elle me projette sur la pierre chaude de l'autel sacrificiel, elle se jette sur moi, à corps perdu, écartant les jambes, elle s'engouffre en moi sans aucun autre préambule, s'activant en des gestes mécaniques, accélérant, décélérant, puis se reposant doucement sur mes chairs inondées de sueur, elle remonte ensuite, bombant le torse très haut, faisant ressortir ses seins pointus, tels des lances finement affûtées, provocante, elle s'immobilise ainsi au-dessus de mon cadavre immobile, me regarde d'un air impassible, puis elle se laisse tomber à nouveau sur moi, enfonçant les aiguilles de ses seins dans mes chairs, s'activant de plus belle, accélérant, décélérant outrageusement autour de mon pénis jusqu'à ce que je répande en son ventre, toute ma semence, mon sang, mon âme, ma vie sans doute.

Puis elle se repose sur moi, inerte, soudée à moi, comme effondrée dans l'orgasme, un plaisir partagé qui nous fond l'un dans l'autre, dans une étreinte mortelle, comme si nous ne formions plus qu'une seule chair, un seul corps, une entité unique.

La vie s'échappe de moi, je m'accroche à elle comme à un radeau, sachant que je vais mourir, je m'anéantis en elle, savourant cette mort comme une rédemption.

Après nous avoir laissé forniquer ainsi, le prêtre s'approche de nos corps étendus sur la dalle, il m'écarte de la vierge sauvage et, à l'aide d'un Tumi, un couteau sacrificiel fait de bronze, d'un geste précis et rapide, il découpe la poitrine de la femme à plumes, il plonge ses mains dans la large blessure et y extirpe son cœur ensanglanté qui bat toujours au rythme des pulsations de l'orgasme, il le brandit devant les assistants en récitant d'étranges incantations. Les officiants se précipitent sur le cœur dégoulinant de sang, comme sur une proie, ils le dévorent aussitôt.

Au moment où le glaive va s'enfoncer dans ma poitrine, je me réveille en sursaut et j'aperçois: des corps sombres, des visages inhumains, bariolés, tatoués, emplumés, hirsutes; trop sombres et trop vulgaires pour qu'ils soient tes frères, vahine, mon amour.

Ce ne sont pas tes frères. J'ai du sombrer dans la mer, trop loin, trop loin de ton île, chez les sauvages, entraîné par la tempête, la mer jalouse, et toi? Toi, frêle esquisse, tu as sombré à jamais dans mes rêves.

Tout est sombre. J'ouvre les yeux. Tout est encore noir. Des bribes de soleil, percent à travers les arbres sans doute. Ou, ce sont des corps, comme si c'étaient des arbres.

Des corps de la couleur des arbres. Des corps bronzés par la mer, par le soleil ou le temps. Des sauvages! ce sont des sauvages; j'entends leurs cris; leurs voix aux accents stridents, leurs incantations diaboliques; ce sont des sauvages, ou des cannibales. Ce sont des cannibales et ils sont prêts à me dévorer.

J'ouvre les yeux à demi, j'aperçois des visages, des chairs nues, noires et bariolés, des pénis en érection, des ceintures de plumes d'oiseaux, des maquillages grotesques, des mains agitées balançant des lances aiguisées, des bracelets d'ossements, des colifichets; des hommes m'entourent, des guerriers sans doute, qui me voilent la lumière du jour, le paysage environnant, la forêt, la plage, la mer, j'entends pourtant le son des vagues, le sifflement du vent dans les arbres, la forêt est là, tout près, la mer aussi, je sens l'odeur du sable, je suis un naufragé de la mer. Échoué sur une plage déserte, sur une île, un Nouveau monde, et ce sont des sauvages, des cannibales.

— ***Puaiti vahine, es-tu là?***

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes érotique, novembre 2002) © 2002 Jean-Pierre Lapointe
Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/conte6f1.htm>
(3762mots) corrigé 2017